

La Normandie proustienne

Gérard Gengembre

Après l'apothéose flaubertienne du stéréotype, après la consécration que lui offre Maupassant, la Normandie, également présente dans la littérature naturaliste, chez Octave Mirbeau et Émile Zola notamment, est quasi institutionnalisée comme patrimoine littéraire. Dans *À la recherche du temps perdu* (1913-1927) et particulièrement dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (1919), Marcel Proust l'enrichit encore, lui faisant don d'un lieu fictif : Balbec.



Flaubert avait inventé Yonville-l'Abbaye, bourg auquel Ry prétend s'identifier. Proust invente Balbec, que s'approprie goulûment Cabourg, avec un peu plus de vraisemblance¹, sans que l'identification soit vraiment probante, malgré la mention de Riva-Bella. En effet, *Du côté de chez Swann* (1913) présente ainsi la station balnéaire décrite par Legrandin :

Dans cette baie, dite d'opale, les plages d'or semblent plus douces encore pour être attachées comme de blondes Andromèdes à ces terribles rochers des côtes voisines, à ce rivage funèbre, fameux par tant de naufrages, où tous les hivers bien des barques trépassent au péril de la mer. Balbec ! La plus antique ossature géologique de notre sol, vraiment Ar-Mor, la Mer, la fin de la terre, la région maudite qu'Anatole France [...] a si bien peinte sous ses brouillards éternels comme le pays des Cimmériens, dans l'*Odyssée*. De Balbec, surtout, où déjà des hôtels se construisent, superposés au sol antique et charmant qu'ils n'altèrent pas, quel délice d'excursionner à deux pas dans ces régions primitives et si belles !

Or, cette baie se situe « dans la Manche, entre Normandie et Bretagne », ce qui semblerait convenir pour le Cotentin et non pour la Côte de Nacre ou la Côte Fleurie. Il serait vain de chercher à tout prix une véritable situation géographique de ce rivage. Avec quelque ironie bienveillante, on contesterait de même la « proustification » d'Illiers-Combray. Illiers a pu devenir Illiers-Combray le 8 avril 1971, par un décret célébrant ainsi le centenaire de la naissance de Marcel Proust. Cependant *Le Temps retrouvé*, dernier volume de *la Recherche*, nous apprend que Combray a été pratiquement



Maison de tante Léonie, à Illiers-Combray

Cette ancienne maison bourgeoise est au centre de l'œuvre romanesque de Marcel Proust, *À la Recherche du temps perdu*. C'est ici que l'écrivain a passé ses vacances étant enfant. Il a puisé dans ses souvenirs la trame du premier chapitre de *Du côté de chez Swann*.

¹ Proust a effectivement résidé au Grand Hôtel de Cabourg sept étés de suite de 1907 à 1914. Il connaît aussi Dieppe, Trouville, Honfleur, Le Tréport. Certains récits des *Plaisirs et des jours* s'inspirent de ces lieux. Connaît-il Vernon ? En tout cas, il a correspondu avec Louis d'Albufera, dit « Albu », rencontré en décembre 1902, et il a joué le rôle de confident entre celui-ci et sa maîtresse Louise Mornand. Je remercie Dominique Siméon de m'avoir indiqué la référence de ces lettres.

détruit lors des combats de la Grande Guerre¹, chose impossible, l'Eure-et-Loir n'ayant jamais été traversé par le front. Ainsi, Combray, que tant d'indices semblent situer à Illiers, échappe également à la géographie réelle pour relever d'une géographie imaginaire.

En réalité, Balbec emprunte sa localisation et sa géographie à différents lieux et régions situées entre la Basse Normandie (région de Caen), le Cotentin et la baie du Mont Saint-Michel (régions de Cherbourg, Coutances et Granville)². Dans son ouvrage paru en 1939³, André Ferré avait dressé une carte où figuraient les zones normandes où se trouvent les noms de lieux associés aux descriptions de Balbec, montrant ainsi que cette ville imaginaire combine des éléments divers empruntés à la réalité pour composer un lieu éminemment poétique. Nous la reproduisons ci-dessous.

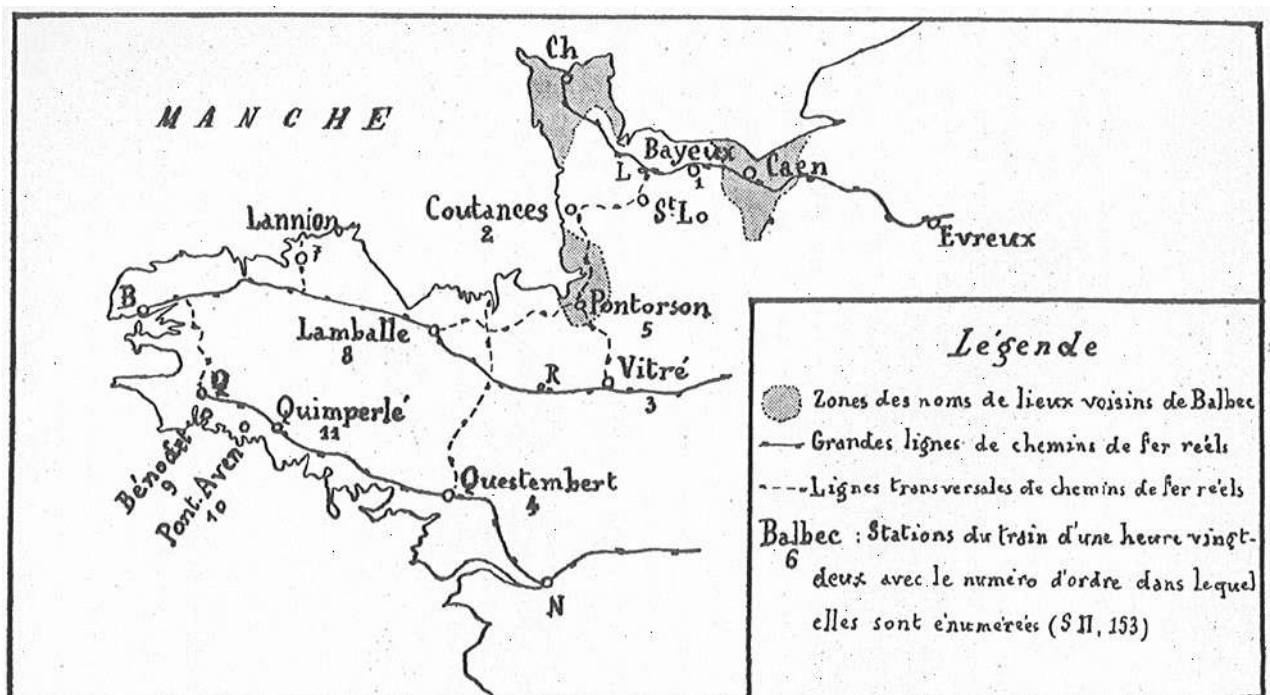


Fig. 3 — Le pays de Balbec

Avant même que le spectacle de la mer l'engage à « poursuivre [...] un voyage immobile et varié à travers les plus beaux sites du paysage accidenté des heures », le Narrateur évalue, caresse, goûte Balbec comme un nom de pays, qui éveille en lui « le désir des tempêtes et du gothique normand », « un de ces noms où comme sur une vieille poterie normande qui garde la couleur de la terre d'où elle fut tirée, on voit se peindre encore la représentation [...] d'un état ancien de lieux, d'une manière désuète de prononcer ». Nom de lieu le plus cité dans toute la Recherche, Balbec doit être compris comme un lieu esthétisé (« la baie de

- 1 « La bataille de Méséglise a duré plus de huit mois, les Allemands y ont perdu plus de six cent mille hommes, ils ont détruit Méséglise, mais ils ne l'ont pas pris », écrit Gilberte, qui ajoute : « L'immense champ de blé auquel il [le raidillon aux aubépines] aboutit, c'est la fameuse cote 307 dont vous avez dû voir le nom revenir si souvent dans les communiqués. » On sait l'importance du raidillon aux aubépines dans *Du Côté de chez Swann*. Combray semble ici se métamorphoser en un autre Verdun.
- 2 Grâce à leur homophonie, on pourrait aller jusqu'à mettre en rapport Balbec et Baalbek, autre « ossature géologique », ancrage antique et socle de l'imaginaire.
- 3 *Géographie proustienne. Avec un index des noms de lieux et des termes géographiques*, Éd. du Sagittaire, 1939.

Balbec [...] c'était le golfe d'opale de Whistler dans ses harmonies bleu argent »), un lieu poétisé, transfiguré, érotisé par la présence des jeunes filles. Ce n'est plus une villégiature normande, mais une matière du souvenir pour signifier une réalité supérieure.

Quant au nom lui-même, Sodome et Gomorrhe offre avec un humour typiquement proustien une explication donnée avec force détails et pédanterie par le professeur Brichot, un familier du clan Verdurin :



[...] je demandai à Brichot s'il savait ce que signifiait Balbec. « Balbec est probablement une corruption de Dalbec, me dit-il. Il faudrait pouvoir consulter les chartes des rois d'Angleterre, suzerains de la Normandie, car Balbec dépendait de la baronnie de Douvres, à cause de quoi on disait souvent Balbec d'Outre-Mer, Balbec-en-Terre. Mais la baronnie de Douvres elle-même relevait de l'évêché de Bayeux, et malgré des droits qu'eurent momentanément les Templiers sur l'abbaye, à partir de Louis d'Harcourt, patriarche de Jérusalem et évêque de Bayeux, ce furent les évêques de ce diocèse qui furent collateurs aux biens de Balbec. C'est ce que m'a expliqué le doyen de Doville, homme chauve, éloquent, chimérique et gourmet, qui vit dans l'obédience de Brillat-Savarin, et m'a exposé avec des termes un tantinet sibyllins d'incertaines pédagogies, tout en me faisant manger d'admirables pommes de terre frites. » [...]

Or donc, continua Brichot, Bec en normand est ruisseau ; il y a l'abbaye du Bec; Mobec, le ruisseau du marais (Mor ou Mer voulait dire marais, comme dans Morville, ou dans Bricquemar, Alvimare, Cambremer) ; Bricquebec, le ruisseau de la hauteur, venant de Briga, lieu fortifié, comme dans Bricqueville, Bricquebosc, le Bric, Briand, ou bien brice, pont, qui est le même que bruck en allemand (Innsbruck) et qu'en anglais bridge qui termine tant de noms de lieux (Cambridge, etc.). Vous avez encore en Normandie bien d'autres bec: Caudebec, Bolbec, le Robec, le Bec-Hellouin, Becquerel. C'est la forme normande du german Bach, Offenbach, Anspach ; Varaguebec, du vieux mot varaigne, équivalent de garenne, bois, étangs réservés. Quant à Dal, reprit Brichot, c'est une forme de thal, vallée : Darnetal, Rosendal, et même jusque près de Louviers, Becdal. La rivière qui a donné son nom à Dalbec est d'ailleurs charmante. Vue d'une falaise (fels en allemand, vous avez même non loin d'ici, sur une hauteur, la jolie ville de Falaise), elle voisine les flèches de l'église, située en réalité à une grande distance, et a l'air de les refléter. »

Cette version professorale de l'interprétation des noms par l'étymologie et la généalogie toponymique contraste éloquentement avec la poétisation proustienne de ces « noms de pays » :

« Vitré dont l'accent aigu losangeait de bois noir le vitrage ancien ; le doux Lamballe qui, dans son blanc, va du jaune coquille d'œuf au gris perle ; Coutances, cathédrale normande, que sa diphtongue finale, grasse et jaunissante couronne par une tour de beurre... » (Du côté de chez Swann).

Combray ou Balbec apparaissent bien comme des lieux singuliers et privilégiés, définis et rêvés préalablement par leur nom même :

« Certains lieux que nous voyons toujours isolés nous semblent sans commune mesure avec le reste, presque hors du monde, comme ces gens que nous avons connus dans des périodes à part de notre vie, au régiment, dans notre enfance, et que nous ne relions à rien » (*Sodome et Gomorrhe*).

« À tout moment le petit chemin de fer nous arrêta à l'une des stations qui précédaient Balbec-Plage et dont les noms mêmes (Incarville, Marcouville, Doville, Pont-à-Couleuvre, Arambouville, Saint-Mars-le-Vieux, Hermonville, Maineville) me semblaient étranges, alors que lus dans un livre ils auraient eu quelque rapport avec les noms de certaines localités qui étaient voisines de Combray. Mais à l'oreille d'un musicien deux motifs, matériellement composés de plusieurs des mêmes notes, peuvent ne présenter aucune ressemblance, s'ils diffèrent par la couleur de l'harmonie et de l'orchestration. De même, rien moins que ces tristes noms faits de sable, d'espace trop aéré et vide, et de sel, au-dessus desquels le mot ville s'échappait comme vole dans pigeon-vole, ne me faisait penser à ces autres noms de Roussainville ou de Martainville, qui parce que je les avais entendu prononcer si souvent par ma grand'tante à table, dans la « salle », avaient acquis un certain charme sombre où s'étaient peut-être mélangés des extraits du goût des confitures, de l'odeur du feu de bois et du papier d'un livre de Bergotte, de la couleur de grès de la maison d'en face, et qui, aujourd'hui encore, quand ils remontent, comme une bulle gazeuse, du fond de ma mémoire, conservent leur vertu spécifique à travers les couches superposées de milieux différents qu'ils ont à franchir avant d'atteindre jusqu'à la surface. » (*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*).

Espace singulier donc, Balbec se distingue d'abord par son climat, puisqu'il se présente comme :

« un petit univers à part au milieu du grand, une corbeille des saisons où étaient rassemblés en cercle les jours variés et les mois successifs, si bien que, non seulement les jours où on apercevait Rivebelle, ce qui était signe d'orage, on y distinguait du soleil sur les maisons pendant qu'il faisait noir à Balbec, mais encore que quand les froids avaient gagné Balbec, on était certain de trouver sur cette autre rive deux ou trois mois supplémentaires de chaleur... » (*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*)



Puis ce seront la chambre d'hôtel, la présence de la mer, les promenades le long de la plage et dans l'arrière-pays, le ballet des jeunes filles, autant de motifs de rêverie, de descriptions, composant la mythologie proustienne.

Ainsi la mer, quand le Narrateur :

« [pensait] déjà au plaisir [...] de voir dans la fenêtre [...] comme dans les hublots d'une cabine de navire, la mer nue, sans ombrages et pourtant à l'ombre sur une moitié de son étendue que délimitait une ligne mince et mobile, et de suivre des yeux les flots qui s'élançaient l'un après l'autre comme des sauteurs sur un tremplin ! [...] je retournais près de la fenêtre jeter encore un regard sur ce vaste cirque éblouissant et montagneux et sur les sommets neigeux de ses vagues en pierre d'émeraude ça et là polie et translucide, lesquelles avec une placide violence et un froncement léonin laissaient s'accomplir et dévaler l'écroulement de leurs pentes auxquelles le soleil ajoutait un sourire sans visage. Fenêtre à laquelle je devais ensuite me mettre chaque matin [...] pour voir si pendant la nuit [...] ces collines de la mer qui avant de revenir vers nous en dansant, peuvent reculer si loin que souvent ce n'était qu'après une longue plaine sablonneuse que j'apercevais à une grande distance leurs premières ondulations, dans un lointain transparent, vaporeux et bleuâtre comme ces glaciers qu'on voit au fond des tableaux des primitifs toscans. D'autres fois, c'était tout près de moi que le soleil riait sur ces flots d'un vert aussi tendre que celui que conserve aux prairies alpestres [...] moins l'humidité du sol que la liquide mobilité de la lumière. Au reste, dans cette brèche que la plage et les flots pratiquent

au milieu du reste du monde pour y faire passer, pour y accumuler la lumière, c'est elle surtout, selon la direction d'où elle vient et que suit notre œil, c'est elle qui déplace et situe les vallonements de la mer. La diversité de l'éclairage ne modifie pas moins l'orientation d'un lieu, ne dresse pas moins devant nous de nouveaux buts qui nous donnent le désir d'atteindre, que ne le ferait un trajet longuement et effectivement parcouru en voyage. Quand le matin, le soleil venait de derrière l'hôtel, découvrant devant moi les grèves illuminées jusqu'aux derniers contreforts de la mer, il semblait m'en montrer un autre versant et m'engager à poursuivre, sur la route tournante de ses rayons, un voyage immobile et varié à travers les plus beaux sites du paysage accidenté des heures. Et dès ce premier matin, le soleil me désignait au loin, d'un doigt souriant, ces cimes bleues de la mer qui n'ont de noms sur aucune carte géographique, jusqu'à ce que, étourdi de sa sublime promenade à la surface retentissante et chaotique de leurs crêtes et de leurs avalanches, il vint se mettre à l'abri du vent dans ma chambre, se prélassant sur le lit défait et égrenant ses richesses sur le lavabo mouillé, dans la malle ouverte, où, par sa splendeur même et son luxe déplacé, il ajoutait encore à l'impression de désordre. » (*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*).

Ainsi les jeunes filles, la « petite bande » :

« Je n'en aimais aucune les aimant toutes, et pourtant leur rencontre possible était pour mes journées le seul élément délicieux, faisait seule naître en moi de ces espoirs où on briserait tous les obstacles, espoirs souvent suivis de rage, si je ne les avais pas vues. En ce moment, ces jeunes filles éclipsaient pour moi ma grand-mère ; un voyage m'eût tout de suite souri si ç'avait été pour aller dans un lieu où elles dussent se trouver. C'était à elles que ma pensée s'était agréablement suspendue quand je croyais penser à autre chose ou à rien. Mais quand, même ne le sachant pas, je pensais à elles, plus inconsciemment encore, elles, c'était pour moi les ondulations montueuses et bleues de la mer, le profil d'un défilé devant la mer. C'était la mer que j'espérais retrouver, si j'allais dans quelque ville où elles seraient. L'amour le plus exclusif pour une personne est toujours l'amour d'autre chose. » (*ibid.*).

On aimerait citer toute la Recherche, mais je vous laisse le soin de la relire...

La Normandie proustienne n'existe que par l'écriture, ou dans les tableaux fictifs d'Elstir. Comme l'écrit Anne Henry en conclusion de son remarquable article cité dans la bibliographie : « aucun commentaire des beautés normandes n'ajouterait à leur essence, et, Normandie vaguement présumée, l'arrière-pays de Balbec est une contrée inventée, une province nouvelle dont l'acquisition par la littérature représente peut-être plus que celle d'un territoire matériellement déterminé. »



D'ailleurs, s'il fallait un argument définitif pour distinguer la Normandie réelle de celle décrite dans la *Recherche*, il ne pleut pratiquement jamais sur cette dernière...

Gérard Gengembre

Bibliographie

Sur la géographie proustienne

Ferré André, *Géographie de Marcel Proust. Avec index des noms de lieux et des termes géographiques*, Éd. Sagittaire, 1939.

Gay Jean-Christophe, « L'espace discontinu de Marcel Proust », *Géographie et cultures*, n° 6, 1993, p. 35-50. Disponible en ligne
<https://inspe.univ-reunion.fr/fileadmin/Fichiers/ESPE/bibliotheque/expression/13/Gay.pdf>

Beauthéac Nadine et Bouchard François-Xavier, *La Normandie de Proust*, Éd. du Chêne, 2001.

Canu, Jean « Marcel Proust et la Normandie », *Bulletin de la Société des Amis de Marcel Proust et des Amis de Combray*, n° 7, 1957, p. 350-374.

Coulon Bernard, *Promenades en Normandie avec un guide nommé Marcel Proust*, Charles Corlet, 1985.

Henriet Jean-Paul, *Proust et Cabourg*, Hors série Connaissance, Gallimard, 2020.

Henry Anne, « Proust et la Normandie : excursions dans l'arrière-pays des noms », dans *Le paysage normand dans la littérature et dans l'art*, Publications de l'Université de Rouen, Presses universitaires de France, 1980, p. 137-156.
Disponible en ligne : <https://books.openedition.org/purh/8661?lang=fr>

Kawamoto Shinya, « Remarques sur la localisation géographique de Balbec dans *À la Recherche du Temps perdu* – les propos de Legrandin : « dans la Manche, entre Normandie et Bretagne », *Symposion, Festschrift in honour of Professor Koichi Takaoka on the occasion of his retirement*, Asasi Press, Tokyo 2006, p. 195-204.

« Remarques sur la localisation géographique de Balbec dans *À la Recherche du Temps perdu* : l'itinéraire suivi par le héros », *Gallia* n° 45, *Bulletin de la Société de Langue et Littérature Françaises de l'Université d'Osaka*, 2006, p. 39-47.

« Le réalisme géographique chez Proust – autour de la mystification du lecteur sur la situation de Balbec », *Études de langue et littérature françaises* n° 92, Société japonaise de langue et littérature Françaises, 2008, p. 68- 83.

Péchenard Christian, *Proust à Cabourg*, éd. Quai Voltaire, 1991.

Rosset François, « Lieux proustiens au pays de Cherbourg », communication à la Société nationale académique de Cherbourg, 10 sept. 2008.
Disponible en ligne : <https://academiedecherbourg.files.wordpress.com/2010/05/lieux-proustiens-au-pays-de-cherbourg.pdf>